



L'île des anamorphoses

version de Pierre Antoine Brossaud

Éclipse

Quand il se réveille, il sent qu'il n'a pas très faim. Il va quand même dans la petite cuisine et se force à se verser un bol de café. Il débarrasse le grille-pain des deux tranches de pain de mie oubliées la veille et en glisse deux autres. Il s'approche ensuite de la porte-fenêtre. La manivelle qui commande l'ouverture du volet roulant se montre chaque jour un peu plus réticente, la tige en plastique plie et se tord dès qu'il insiste, alors il se contente de le remonter aux deux-tiers.

Le front appuyé contre la vitre, il frissonne.

Le ciel, depuis quelque temps déjà, est parfaitement dégagé, pur, uniformément bleu. Pourtant, de façon inexplicable, la mer, en-dessous, a conservé cette teinte épaisse, de plomb liquide. Loin, très loin à l'horizon, on distingue les contours indécis d'une énorme masse nuageuse. Une menace de mauvais temps peut-être, suffisamment lointaine et improbable pour qu'il n'y prête pas davantage attention.

Il jette le reste de son café dans l'évier et traverse la pièce qui fait office de salle de séjour pour aller s'asseoir dans le coin opposé où il a installé un petit bureau et son ordinateur. Lorsqu'il l'allume, une vive lumière, un peu douloureuse, envahit l'écran. Dès qu'il a atteint la page d'accueil, et, afin de prendre, comme chaque matin, de ses nouvelles, il tape son prénom et son nom dans la barre du moteur de recherches. Les résultats, (1 240 000 en 34 centièmes de secondes), sont plutôt stables et assez conformes à ce qu'il attendait. Afin d'esquiver d'encombrants homonymes tels ce patron de boulangerie un peu obèse ou cet agent immobilier qui sourit énormément, il se rend directement à la page 4, là où son nom, Gilles Moysan, apparaît en caractères gras entre d'autres noms et un bout de phrase qui évoque son cinquième prix. Il ne peut résister ce matin encore à l'envie de cliquer sur le lien qui l'emmène sur le blog de La Gaule d'Argent.

« Dès l'aube, 45 pêcheurs ont répondu à l'appel de la Gaule d'Argent pour participer au concours de pêche au coup. Après tirage au sort, les pêcheurs ont rejoint leur emplacement afin de commencer leurs préparatifs. Les 90 minutes allouées furent



à peine suffisantes au vu du matériel nécessaire pour une telle compétition. Dès les premières coulées, gardons et brèmes ont répondu présents sur certains secteurs. En revanche, à certains endroits, les touches ont commencé bien plus tard et peu de poissons furent sortis de l'eau malgré les efforts et la technique déployés par nos valeureux compétiteurs. À ce petit jeu, se sont distingués (suivent 4 noms) ainsi que Gilles Moysan qui finit 5^e de l'épreuve avec un joli total de 6,475 kg. De l'aveu même des participants, la compétition, qui s'est déroulée sous un soleil torride, aura été très rude, mais la bonne ambiance et la convivialité qui ont régné pendant et après les joutes laissent présager que tous auront plaisir à se retrouver l'année prochaine pour en découdre. »

L'article ne fait malheureusement pas mention en détail des prises de Gilles Moysan, en l'occurrence 10 brèmes, 6 gardons, 3 poissons-chats et 1 petit poisson au ventre irisé qu'il n'a pas réussi à identifier. Sur une autre page du blog figurent diverses photos retraçant quelques moments forts de la journée. Sur l'une d'elles il y a, derrière le trio vainqueur, la silhouette d'un homme qui lui ressemble. Probablement est-ce lui, mais il ne pourrait le dire avec certitude.

Il regagne sa chambre et entreprend d'y remettre un peu d'ordre. Il tend et lisse méticuleusement les draps du petit lit de la paume de sa main, les glisse sous le matelas, ferme la porte de l'armoire et replace la lampe au centre de la table de chevet.

À peine est-il réveillé qu'il sent une grande fatigue l'envahir. Il se demande s'il ne serait pas plus opportun de rester à la maison plutôt que d'envisager de partir pour une nouvelle journée de pêche. Après tout, il n'est en vacances que depuis cinq ou six semaines et les vacances, lui a-t-on souvent répété, sont faites pour se reposer. Bien sûr, il pourrait, à la place, aller rendre visite à Walter, mais on est en semaine et Walter est au travail. Walter est informaticien. Comme Gilles. Pour être tout à fait exact, ils sont tous les deux analystes-programmeurs. Walter est arrivé dans l'entreprise dans laquelle travaille Gilles une petite quinzaine d'années à peine après que Gilles y est entré. Ils se sont croisés d'abord, puis parlés, et tout de suite se sont sentis des affinités. Des atomes crochus, comme on dit. Au fil du temps, très naturellement, Walter est devenu son meilleur et unique ami. Il partage avec lui de très nombreux points communs dont celui, pour le moins amusant, d'habiter la même résidence, ce qui rend les rencontres et les visites extrêmement aisées, pour ne pas dire spontanées.



Walter est un homme charmant, courtois, facile à vivre, très disponible et toujours avisé dans ses conseils. Le seul petit regret, la seule petite ombre au tableau, si l'on préfère, c'est que Walter ne semble pas démontrer une attirance particulière pour la pêche à la ligne. Encore qu'en y réfléchissant, Gilles n'est pas certain d'avoir jamais fait allusion à sa passion et encore moins de lui avoir jamais demandé s'il aimerait l'accompagner. Peut-être faudra-t-il qu'il lui pose un jour la question.

Il se lève, défroisse avec soin les draps du lit et va ouvrir la porte d'entrée.

C'est Walter.

– Entre je t'en prie.

– Je ne te dérange pas ?

– Tu sais bien que tu ne me déranges jamais.

Il regarde le café s'écouler par la bonde de l'évier. Il ouvre le robinet pour accélérer le processus. Le café s'éclaircit et disparaît dans le siphon en PVC. On l'entend ensuite rejoindre la canalisation principale d'évacuation avant de disparaître dans un méandre de réseaux de tuyaux, de tubes et de conduites compliqué, mystérieux, souterrain.

Quelques traces noirâtres sont restées accrochées à l'émail.

Il se sent suffisamment en forme ce matin pour envisager d'aller chercher son courrier.

Dès que les grandes baies coulissantes du hall d'entrée se sont refermées sur lui, il est saisi à la gorge par une odeur âcre de désinfectant. Le ménage vient d'être fait. Il se dirige vers le mur sur lequel sont alignées, en nombre impressionnant, des boîtes aux lettres. Normalement, la sienne doit se trouver à la troisième place de la quatrième rangée en partant du bas. C'est bien ça. Il est là. Gilles Moysan. Son nom est écrit sur la façade grise aux reflets métalliques. Indéniablement. Il cherche du regard celle de son ami Walter. Il aperçoit une étiquette avec l'inscription : Mr Legault W. C'est la boîte aux lettres de Walter. Elle n'est pas très loin de la sienne, juste au-dessus, légèrement sur la droite, comme c'est le cas pour leurs appartements respectifs.

Il sort la petite clé de la poche de son pyjama et ouvre la boîte. À l'intérieur, il y a une lettre. Il l'examine et constate qu'effectivement elle lui est bien adressée. Son nom et son prénom, Gilles Moysan, ainsi que son adresse, figurent au milieu de



l'enveloppe. Visiblement, celle-ci a déjà été décachetée. Il sort la lettre et la déplie avec précaution. En haut à droite se trouve le logo bariolé d'une société qu'il reconnaît aussitôt. Il s'agit d'une des plus grosses entreprises de développement de jeux vidéo, Xtream Video Games Inc. Son cœur bat un peu plus vite.

Cher Monsieur,

Nous vous remercions vivement pour l'intérêt et la confiance que vous voulez bien accorder à notre société. Malheureusement,

C'est un échec, encore une fois. Un nouveau refus. De façon parfaitement incompréhensible, tous les concepteurs de jeux vidéo auxquels il a soumis son idée ont exprimé leur désintérêt. Sans la moindre explication. Pourtant, il en est certain, « Pêche au Coup Interactive » est l'aboutissement d'un concept excitant qui, pour peu qu'on se donne la peine de lui faire voir le jour, séduira à n'en pas douter des dizaines de milliers de passionnés. Le jeu, qui a demandé à Gilles d'incalculables heures de travail, propose en effet une partie de pêche virtuelle avec tous les ingrédients propres au charme de cette activité. L'idée maitresse, à la fois simple et lumineuse, c'est de lancer sa ligne au bord d'une rivière (ou d'un fleuve pour les plus sportifs) et, confortablement installé sur son canapé, de ne pas quitter des yeux le bouchon. Tout le sel du jeu repose sur le fait qu'il peut très bien ne rien se passer pendant des heures, voire des jours, comme c'est le cas dans la réalité. Bien sûr, si on est chanceux, on peut tout à fait voir apparaître des touches (qui peuvent s'avérer fausses) dès le début de la partie. Pour contourner le piège d'une éventuelle monotonie, Gilles a mis au point un programme qui modifie en permanence l'intensité de l'éclairage de l'écran au fur et à mesure que le temps passe, que la journée s'achève. Toujours dans l'idée de pimenter les parties et de les rendre interactives au maximum, on propose aux pêcheurs virtuels un nombre quasiment illimité de combinaisons en termes de matériel. Ainsi, le joueur se voit offrir la possibilité de sélectionner à son gré telle ou telle taille d'hameçon, telle ou telle épaisseur de fil, telle ou telle forme de flotteur ou de bouchon...En ce qui concerne les appâts et les amorces notamment, Gilles a effectué un travail remarquable. Le pêcheur a à sa disposition, et en quantité illimitée qui plus est, des asticots artificiels, des vers de vase, des teignes momifiées, des chenilles, des lombrics, de la farine de noix, de la



farine de thon, de la farine de maïs, de soja, de lupin, de chènevis, de la pâte d'eschage ou d'amorçage, du Gulp ! Irish cream, Gulp ! Nuclear Bomb, Gulp ! Fresh fruits, du Baits Spicy peanuts, white chocolate, fluoro two tones squid, scopex pop-up, du Fun Fishing AK47 salmon/tuna, Kanibal ou Spice-bomb, des Kit Mystic jaune/rouge, du Bait Tech Special G, du Premium hallibut 2mm, du Deli Cathy extra soft, des bouillettes mini-marbles, flottantes ou pop-up, des bouillettes top-rod fluo flottant sticky, de la colle à fouillis, de la pâte dynamite, de l'amorce Manukyu attract, strawberry binifood, de l'amorce Sensass fishing extasy aromatisée à la vanille, au caramel, à la poire, au chèvrefeuille, au thym, au romarin, à la châtaigne, ou à la graisse de porc, entre autres, sans oublier la gamme complète des produits de La Sirène X21 avec qui, en cas de commercialisation de son jeu, il compte bien travailler en étroite collaboration.

Les bras ballants, il inspecte le hall à la recherche d'une corbeille dans laquelle il pourrait jeter la triste missive. N'en trouvant pas, il la glisse dans la fente de sa boîte aux lettres. Il la jettera plus tard. Il s'approche de la porte à l'épaisse vitre teintée qui donne sur la rue. Sur les trottoirs, la cohue est impressionnante. Une multitude de piétons tanguent dans tous les sens, formant des tourbillons éphémères qui s'agglutinent par instants, se disloquent puis se rejoignent pour se transformer en énormes vagues humaines. L'immense artère, quant à elle, est encombrée de véhicules qui avancent par saccades en essaims compacts. Lorsqu'il tente d'ouvrir la porte, il sent qu'elle lui résiste alors il appuie tout le poids de son corps contre le bouton en métal à la taille démesurée. La porte finit par pivoter de quelques centimètres. Dehors, c'est un vacarme infernal de pistons et de bielles, une succession ininterrompue de hurlements de sirènes et de klaxons. Des moteurs qui rugissent à l'unisson monte un épais nuage de fumées et de poussières acides. Abasourdi par la violence du spectacle, le souffle coupé, il referme le lourd battant et porte son regard plus loin à l'horizon, au-delà du parapet. Maintenant qu'elle s'est rapprochée, la grosse masse nuageuse aperçut la veille semble flotter à la surface de l'eau. Il est devenu difficile de décider avec certitude si elle a installé ses lignes arrondies dans le ciel ou sur la mer.

– Il fait sombre chez toi Gilles. Pourquoi laisses-tu le store à moitié fermé ?

– Je n'arrive plus à le relever entièrement. Ça coince quelque part à l'intérieur.

De plus en plus.



– C’est peut-être le sel ou le sable qui s’est mis là-dedans. Ou alors une des lames du store est un peu tordue et du coup elle vient bloquer l’enroulage.

– C’est fort possible. Il faudrait démonter le mécanisme et regarder ça.

– Je veux bien m’en occuper. Tu veux que je m’en occupe ?

– Avec plaisir. C’est très aimable de ta part de me le proposer.

– Je vais m’en occuper dès que j’aurais un peu de temps.

– Tu as vu dehors ?

– Oui.

– On dirait des gros nuages qui flottent sur la mer. Ça se rapproche encore.

– Ce ne sont pas des nuages, Gilles.

– Non ?

– Non, c’est un morceau de terre qui s’est détaché d’un continent, quelque part, pour une raison inconnue. C’est un genre d’île à la dérive si tu préfères.

– Ah oui ? Pourtant personne ne semble la voir. Disons plutôt que personne ne semble intéressé.

– Tu as raison, ça n’intéresse pas les gens. Je pense qu’ils ne se sentent pas concernés.

– Quand je suis allé chercher mon courrier, j’ai vu deux vélos dans le hall.

– Ils sont souvent là, presque tous les jours.

– Il y avait un vélo homme et un vélo dame. Ils étaient accrochés, attachés plutôt, l’un à l’autre, par un antivol. Une chaîne, très grosse, qui semblait très solide.

– Probablement pour empêcher qu’on les vole.

– Oui mais tu vois, je ne sais pas comment te dire ça, mais ça m’a fait quelque chose de les voir attachés si solidement ensemble, ces deux vélos. Comme si rien ne pourrait les séparer.

– Comment ça ? Je ne comprends pas.

– Tu as déjà eu une petite amie Walter ? Je veux dire une amoureuse ?

– Non. Quelle drôle de question. J’ai eu des amis bien sûr. Je t’ai toi. Ça me suffit.

L’île s’est rapprochée au point qu’elle donne l’impression d’être échouée comme un gros mastodonte sur un banc de sable. Sa surface est recouverte pour la plus



grande partie de boursouflures grisâtres et de petites cavités comme celles que l'on peut trouver sur une balle de golf ou plutôt sur une morille.

Nulle part voit-on trace d'une quelconque végétation. À son extrémité Est, on distingue sans mal une espèce d'excroissance qui fait comme un promontoire. À bien y regarder, l'île, qui à cet endroit n'est séparée que de quelques dizaines de mètres du bord, semble tout à fait abordable à pied. Il dépose ses chaussures au pied de la haute digue, remonte son bas de pantalon au-dessus des genoux, et s'avance prudemment dans l'eau. Elle est glaciale. Immédiatement, ses orteils, ses pieds, ses chevilles, sont transpercés de minuscules seringues qui s'enfoncent dans sa chair par milliers. La violence du choc thermique le laisse pantelant. Il s'arrête afin de reprendre ses esprits et regarde devant lui. Il ne s'est pas trompé. Seule une mince couche d'eau recouvre le banc de sable qui, de plus, a l'air de remonter un peu plus loin. C'est la marée basse et donc le moment idéal pour se rendre sur l'île sans trop de difficultés. Il reprend sa progression maintenant que le fourmillement dans ses jambes s'est un peu estompé. Assez vite, le sable prend une texture plus élastique, presque spongieuse. À chacun de ses pas, il s'aperçoit qu'il s'y enfonce un peu plus profondément. Il devient de plus en plus difficile de se dégager de la masse pâteuse et quand il parvient, un bruit de ventouse, le bruit d'un évier qui se débouche, se fait entendre. Il doit s'arrêter encore tant la marche est devenue éprouvante. Il lève les yeux et regarde l'île qui lui fait face en une rondeur incertaine. Là où ses flancs semblent plus lisses, quelque chose attire son attention. De façon presque imperceptible, le sol semble se soulever et s'abaisser comme sous l'effet d'une respiration. Ce va-et-vient permanent, totalement incompréhensible, finit par lui donner la nausée.

Quand il baisse de nouveau les yeux, il s'aperçoit avec effarement qu'il est enfoncé dans le sable humide jusqu'au début des cuisses. Pour la première fois il comprend qu'il se trouve en danger. Il tente de retirer la jambe gauche puis la droite, mais c'est comme si quelque chose l'enserrait au niveau des chevilles pour le retenir prisonnier, pour l'aspirer vers le bas. Il n'a d'autre choix que de se pencher en avant et de poser ses deux mains à la hauteur de sa tête afin de trouver un appui pour enfin se dégager. Il comprend immédiatement son erreur. Ses bras s'enfoncent dans la pâte visqueuse jusqu'aux coudes et tout de suite, son ventre, son menton, son nez, ne sont plus qu'à quelques centimètres du piège de sable. La tête vide, incapable de la moindre pensée, il commence à pousser des petits glapissements qui se transforment en cris de



bête blessée. Les sons qui sortent de sa gorge paraissent mourir en lui instantanément comme s'ils étaient enveloppés, absorbés, par une épaisse couverture. Il n'y a rien à faire. Personne ne l'entendra, personne ne viendra à son secours. La confrontation avec sa mort le frappe d'hébétude. Une éternité s'écoule avant qu'il ne revienne un peu à lui. Il constate alors qu'il s'est enfoncé encore davantage, chacune de ses tentatives pour se dégager ne faisant qu'accélérer le processus mortel. Il doit à présent se tordre le cou dans un angle douloureux afin de pouvoir continuer à respirer à peu près normalement. Il va ainsi, à quatre pattes, continuer de s'enfoncer inexorablement jusqu'à ce qu'un sable boueux emplisse sa bouche, ses narines, ses poumons, et pénètre jusque dans son ventre. Il s'efforce de réfléchir, trouver une solution. Crier encore peut-être. Tirer de toutes ses forces sur ses bras et ses jambes. Appeler Walter à l'aide. Exténué, éperdu, il se résigne et ferme les yeux dans un ultime abandon. C'est alors qu'un clapotis d'eau dérangée se fait entendre tout autour de lui. Quand il rouvre les yeux, il constate que la couche d'eau s'est bel et bien épaissie. Il s'est passé quelque chose également au niveau du vent. Il a tourné plus au nord de quelques degrés et a pris une allure de petite brise. C'est le signe de la bascule. C'est le signe de la mer qui monte, il en est certain, et avec les gros coefficients de marée actuels, l'eau sera là dans quelques secondes, quelques minutes, tout au plus. Il faut tenir. Il s'efforce de maîtriser les convulsions qui agitent tout le haut de son corps. Il ne sent plus ses membres inférieurs ni ses bras, comme s'il avait été coupé en deux, amputé peut-être. Son dos, son cou, le font atrocement souffrir mais l'odeur du sel, la vision de l'eau de mer qui arrive lui redonnent espoir. Au fur et à mesure que l'eau monte, le sable se dilue peu à peu et il sent son étreinte se desserrer, se relâcher. Enfin, il peut dégager ses bras puis une jambe et la deuxième. Il roule sur le côté et entreprend de trainer la masse boueuse de son corps jusqu'au bord de la plage. Ivre de bonheur, il sent sous ses mains la fermeté d'un sol enfin retrouvé. Il s'y allonge, grelottant, claquant des dents, le corps tout entier agité de spasmes violents. Ses bras et ses jambes sont couverts d'une vase noirâtre et gluante qui fouette l'air environnant d'une pestilence putride de cloaque.

Il a beau essayer encore et encore, à chaque fois qu'il tape « **Île à la dérive** » et qu'il appuie sur la touche **Entrée**, le moteur de recherche le ramène inlassablement vers un livre. Visiblement, il s'agit d'un roman écrit par un Américain, il y a longtemps déjà, et qui répond au nom d'Ernest Hemingway. L'intrigue se passe très loin d'ici. À l'autre



bout du monde. Il y est question d'un certain Tom Hudson et d'un type qui s'appellerait Roger Davis. Deux noms qui ne lui disent strictement rien. Il a bien connu un Roger qui était en classe avec lui quand il était enfant, mais son nom n'était sûrement pas Davis. Martineau plutôt. Ou Cottineau peut-être. Son regard est attiré par un extrait du roman. Il y est question d'un des fils de Tom. Un pêcheur.

« Eddy se pencha, essaya de crocher la gaffe dans le poisson, puis il sauta par-dessus bord pour l'atteindre, et planter la gaffe dans son corps... Il n'y arriva pas. Le grand poisson resta suspendu dans l'eau, comme un immense oiseau pourpre, puis il commença à s'enfoncer lentement. Tous, ils le regardèrent s'enfoncer et devenir de plus en plus petit, jusqu'à ce qu'il disparaisse. »

Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Il prend quand même la peine d'aller consulter les pages suivantes mais là encore il ne trouve rien d'autre que des allusions à des îles lointaines dont les systèmes économiques seraient « à la dérive ». Ce n'est pas non plus ce qu'il cherchait.

Découragé, il tape son prénom et son nom. C'est une autre désagréable surprise qui l'attend. Le moteur de recherche n'a de cesse de le ramener vers un dénommé Gilles Moyan qui vient, si l'on en croit ce qui est écrit, d'être inculpé pour le meurtre de neuf individus. Il doit aller chercher jusqu'à la page 11 pour enfin trouver le lien du blog de *La Gaule d'Argent*. Apparemment, il a été relégué ainsi par un homme dont le seul exploit est d'avoir assassiné une petite dizaine de personnes.

Il se résigne à éteindre l'ordinateur. Quelque chose au creux de lui, comme de l'inquiétude, ne semble pas vouloir le quitter.

Comme la porte était ouverte, Gilles n'a pas hésité à rentrer. Il trouve Walter dans sa chambre. Il est en train de refaire son lit alors Gilles ne perd pas une seule seconde pour lui offrir son aide. Il replace la lampe de chevet bien au centre de la petite table.

– J'ai essayé de me rendre sur l'île, Walter.

– Ce n'est plus une île, Gilles. C'est déjà une presqu'île.

– Quand je suis revenu vers chez nous, j'ai vu des gens sur la plage, un petit groupe d'hommes et de femmes, qui se parlaient à mi-voix. L'une des femmes pointait son index en direction de l'île. Comme ça. Ils avaient l'air désorientés. Complètement perdus. Je me suis approché et je leur ai demandé s'ils avaient besoin d'aide. Ils m'ont



regardé, effarés. Deux hommes portaient des blouses blanches sous leur veston. Je me suis dit qu'ils devaient se rendre à un colloque ou quelque chose comme ça.

– Surement oui.

– Ils se sont adressés à moi dans une langue totalement inconnue. J'ai tenté de leur répondre par des gestes mais ils n'ont manifesté aucun signe de compréhension. Ils se sont regardés et ont recommencé à parler entre eux. J'ai eu beau m'efforcer de saisir quelques mots, quelques bribes qui m'auraient mis sur la voie, mais rien à faire. Rien qui ne ressemblât à quelque chose de connu.

– Des étrangers, très probablement.

– Oui. Complètement perdus.

– Est-ce que tu as essayé de leur dire ? :

begin

```
print_string("Bonjour, je m'appelle ");
```

```
print_string(chaine1);
```

```
print_endline(chaine2);
```

```
print_endline("Et vous, comment vous appelez-vous ?")
```

```
end;;
```

Bonjour, je m'appelle Gilles Moysan

Et vous, comment vous appelez-vous ?

– Bien sûr, mais ça n'a rien provoqué de particulier. L'un des hommes, le plus âgé je pense, s'est détaché du groupe et il s'est planté devant moi en me fixant droit dans les yeux pendant de longues secondes. Sans dire un mot. Et puis il a commencé à secouer la tête de haut en bas, comme s'il voulait dire qu'il me comprenait. Mais j'ai bien vu qu'il ne me comprenait pas. Comme ça, tu vois ? De haut en bas.

– Je vois. Si tu veux mon avis, ce sont des étrangers. Je veux dire des gens qui ne sont pas d'ici. Egarés. Totalemtent perdus. Est-ce que tu as essayé ? :

```
{
```

```
int i;
```

```
for (i=0; i<n; i++)
```

```
{
```

```
printf("Abscisse du point N°
```

```
%d:",i);
```

```
scanf("%f",&point2D[i][0]);
```



```
printf("Ordonnée du point N°
```

```
%d:",i);
```

```
scanf("%f",&point2D[i][1]);
```

– Non, mais c'est une bonne idée. J'y penserai la prochaine fois si l'occasion de les revoir m'est donnée.

Quand je suis passé par le parking de la résidence en rentrant, j'ai vu une voiture qui était stationnée. Il y avait un homme et une femme à l'intérieur. Je crois qu'ils faisaient l'amour. Tu sais ?

– Tu veux dire comme sur Internet ?

– Non plutôt comme au cinéma.

– Je ne vois pas.

– Walter, tu n'as jamais songé à te marier ? Je veux dire partager ta vie avec une femme ? Tu vois ? Etre en couple si tu préfères.

– Non. Pas du tout. Mais je ne suis pas certain de savoir de quoi tu parles de toute façon.

– Comment ça se passe à la boîte ? Tout va bien ?

– Très bien oui. Vraiment très bien.

– Tant mieux. Pas de problème donc.

– Non. On a bien avancé sur le projet *TeraLife*. Tu sais ? Ton projet.

– Oui ?

– C'est-à-dire, on a contacté une clinique qui est équipée d'un scanner hologrammique H3. Ils semblent tout à fait partants pour collaborer avec nous.

– C'est une bonne nouvelle, Walter.

– Voilà.

– Il n'y a donc pas de raisons qui feraient que ce projet ne puisse aboutir. Je veux dire des difficultés d'ordre technique ou quelque chose dans ce goût-là.

– Non, pas vraiment. Une fois qu'on aura finalisé le software *LogisCiel*, il suffira de passer le cadavre au scanner H3 et ensuite, eh bien, ça ne devrait prendre que quelques minutes avant que la famille ne reparte avec une image 3D de son défunt numérisé sur clé USB. On pense qu'avec une clé d'une capacité d'un téraoctet on devrait pouvoir stocker sans problème un macchabée adulte de taille et de poids normaux. Plusieurs si ce sont des enfants et jusqu'à une douzaine pour des animaux domestiques.



- Oui. Et pour le coup, ça deviendrait très économique.
- On a quelques contraintes, bien sûr. Si l'on veut une image 3D de bonne qualité, il faut que l'opération s'effectue très vite après le décès.
- Et comment ferez-vous en cas de décès par accident ? Je veux dire dans le cas où le corps a été sévèrement mutilé, brûlé, ou dans le cas où le défunt a été défiguré.
- C'est vrai que ça pose problème. Bon, on peut toujours passer par un logiciel de retouches d'images, mais le mieux évidemment, ça serait que les gens prennent l'habitude de se faire scanner régulièrement, disons une fois par an, pour que l'on ait en réserve un exemplaire de bonne qualité de leur enveloppe charnelle en cas de souci. L'intérêt supplémentaire pour les familles, si tant est qu'elles jouent le jeu, serait qu'elles pourraient choisir un hologramme du mort à l'âge qui leur conviendrait. Avant, par exemple, qu'il soit devenu vieux ou amoindri par une longue maladie.
- Bien sûr. Ça avance bien donc. C'est très encourageant.
- Ce qu'on aimerait, c'est pousser l'idée un peu plus loin afin de pouvoir proposer aux clients une version du mort avec parole.
- C'est pas idiot.
- Le problème c'est que là encore il faut que l'on nous fournisse des échantillons de voix, sinon on est un peu coincé. Mais si on a ça, on peut tout à fait envisager qu'une famille, pour peu, cela va sans dire, qu'elle soit équipée du lecteur de salon *TeraLife HD*, soit en mesure de diffuser un défunt parlant en 3D n'importe où dans la maison et, cerise sur le gâteau, tenir avec lui des conversations, comme s'il était vivant.
- C'est fantastique.
- Oui. Maintenant, il ne faut pas non plus s'attendre à monts et merveilles. Disons qu'on pourra discuter avec lui de choses basiques comme par exemple le temps qu'il fait ou ce qu'il y a pour le diner. Pour les hommes, on peut sans doute concevoir un programme personnalisé qui leur permette de parler football par exemple.
- Ou pourquoi pas pêche à la ligne.
- Et pour les femmes, là j'avoue que je ne sais pas trop, peut-être quelque chose autour du tricot ou de la cuisine. Rien d'extraordinaire donc, mais je pense que les gens n'ont pas besoin de beaucoup plus.
- Tu as sans doute raison. Et pour *LogisCiel*, pas de difficultés non plus ?
- À vrai dire, on a un petit souci au niveau du majorant. On a pris comme valeur approchée de l'intégrale l'une des valeurs $hf(x_k)$ ou $hf(x_{k+1})$, lorsqu' $h \approx 2M'/2$, où M'



est un majorant de \hat{f} (en supposant f continûment dérivable, alors que des méthodes d'analyse plus élaborées montrent que le choix du milieu de l'intervalle conduisait à une incertitude de $h^3 M''/24$ où M'' est un majorant de \hat{f}'' (s'il existe). Il semblerait donc que si la fonction est suffisamment régulière, le choix du milieu est meilleur. En itérant cette approximation sur chaque subdivision, on obtiendrait alors un majorant de l'erreur totale qui est $M'(b-a)^2/2n$ (méthode des rectangles ordinaires) et $M''(b-a)^3/24n^2$ (méthode des rectangles modifiée). Ce qui n'est pas tout à fait convaincant.

– C'est clair. Moi à votre place, j'essaierais plutôt de tenir le raisonnement suivant : si tu considères la suite $(u_0 = 15001)$; on obtient la suite $(u_i) = (15001, 45004, \dots)$. 45004 est en dehors de l'intervalle de définition des entiers sur deux octets $[-32768..32767]$. Donc même si l'algorithme est correct, le calcul n'est pas possible. Il faudrait programmer les opérations avec des entiers longs (4 octets), ce qui ne fait que repousser les difficultés à des nombres plus grands. Et l'utilisation de nombres flottants ne résoudrait rien. L'inconvénient de cette méthode est que si $f(x)$ est de croissance (respectivement décroissance) lente, la précision sur x sera très longue à atteindre. D'autre part, il peut se produire que $(b/2)$ et $(a/2)$ soient représentés par le même nombre flottant (la même représentation binaire). En ce cas, l'algorithme échoue ! On préférera donc tester une valeur de $f(x)$ proche de zéro à ϵ près.

Quand il se réveille.

Il se sent à bout de forces.

La douleur dans son crâne est insupportable.

Il se dit qu'il va vomir.

13

Walter n'est pas passé aujourd'hui. Gilles l'a attendu toute la soirée. Il voulait lui raconter son rêve. Un rêve qu'il a fait la nuit dernière. Il a un peu peur de l'oublier alors il va le lui écrire et lui envoyer par mail.

Il allume son ordinateur, va sur sa messagerie et clique sur l'onglet **nouveau message**.

À la ligne **objet**, il écrit : *Mon dernier rêve*.



Il choisit une belle police.

Mon cher Walter,

Je voudrais te raconter mon rêve, Walter.

Je suis au bord du canal, là où le feuillage des arbres fait de l'ombre. Il y a ce type devant moi. Il est debout. Il tient sa canne à pêche dans sa main et l'autre est enfoncée dans sa poche de pantalon. Je suis un peu agacé de le voir là parce que c'est exactement l'endroit où je voudrais m'installer. C'est un très bon coin.

Ensuite, il sort sa ligne de l'eau et fait pivoter sa canne derrière son épaule afin de relancer un peu plus loin. C'est à ce moment -là que j'ai une sensation bizarre. Je crois d'abord que j'ai un cheveu collé sur la langue alors j'essaye de le retirer avec mon pouce et mon index mais ça ne vient pas. Impossible d'y arriver !

– Ce n'était pas un cheveu.

– Non, c'est un fil de nylon très fin, très solide qui descend jusque dans mon ventre. Quand je veux tirer dessus, je sens que ça résiste. En fait, il est accroché dans mon ventre par un hameçon. Et c'est là que je comprends que c'est la ligne du type que je viens d'avalier.

– Au moment où il a relancé, tu as dû ouvrir la bouche en grand. Pour bailler peut-être. Ou alors parce que tu avais envie de hurler.

– C'est possible. En tous cas, je ne sais pas trop comment te dire ça, mais j'ai le sentiment que tous mes problèmes, tout ce qui ne va pas, sont au bout de ce fil et que si j'arrive à le faire sortir, ils disparaîtront sur le champ.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Je recommence à tirer très fort. Mais rien ne bouge. J'arrête parce que j'ai peur que le fil ne finisse par casser. Parce que dans ce cas, il n'y aura plus rien à faire.

– Je vois.

– Alors, j'attrape un long dégorgeoir dans ma boîte à pêche. Je l'enfonce le plus loin possible dans ma bouche. C'est difficile. Il faut que je fasse comme si je voulais vraiment l'avalier. Je sens que son extrémité finit par toucher le bout de l'hameçon. Ça fait un petit cliquetis métallique. Mais c'est trop court. J'ai beau essayer de l'enfoncer davantage, je n'arrive pas à dégager l'hameçon. Je finis par laisser tomber. J'enroule le fil autour de mes doigts et je recommence à tirer de



toutes mes forces. Je sens que quelque chose est en train de venir alors je continue à tirer et à tirer encore. Je crois bien que l'hameçon commence à remonter tout doucement vers ma gorge. Mais plus je tire et plus le fil devient épais, un peu comme un gros morceau de chair. À la fin je sens que c'est ma langue que j'essaye d'arracher.

Je pense que c'est là où je me suis réveillé.

– Si je comprends bien, l'hameçon est toujours là quelque part ?

– Tu sais, Walter, le plus drôle dans cette histoire, c'est que le type qui était devant moi dans mon rêve, c'était toi.

Bien à toi,

Gilles Moysan

Il retourne ensuite sur la page d'accueil du moteur de recherches. Il s'apprête à taper son prénom et son nom puis se ravise. Il hésite l'espace de quelques secondes et tape, dans le rectangle lumineux : « Au secours. »

Il n'y a aucun doute à avoir. Il se trouve bien devant la porte d'entrée de l'appartement de Walter. Il reconnaît le bois verni aux multiples veines et le bouton en laiton doré qui fait office de poignée. Ainsi que le paillason aux fibres brunes. Pourtant, il a sonné à plusieurs reprises sans que personne ne lui réponde. Il a tenté d'ouvrir la porte mais elle est restée obstinément fermée. C'est comme si Walter était absent.

Il colle son oreille contre la porte. De manière assez indistincte d'abord, puis plus nette ensuite, il perçoit des bruits sourds qui proviennent de l'intérieur. On dirait un peu des meubles qu'on pousse ou qu'on traîne sur le sol.

– Tu es là Walter ?

Lui parvient le grincement d'un pied de table ou de chaise qui racle sur du carrelage.

– Ne te dérange pas pour moi, Walter. Tu dois être en train de faire du rangement ou du ménage. Je n'en ai pas pour très longtemps de toute façon, tu t'en doutes bien. Je voulais simplement te dire que j'avais réussi à me rendre sur l'île. Elle



est très accessible maintenant. Elle est tout proche. Je crois qu'en me penchant un peu par le balcon j'arriverais à la toucher de la main.

J'aurais voulu que tu sois avec moi pour voir ça. C'était extraordinaire. Tu m'entends Walter ? Tu vois, j'ai fait une découverte étonnante. Non, bouleversante plutôt. Walter, écoute-moi. L'île, eh bien, je crois qu'elle est vivante. Je suis monté jusqu'à son point culminant. De la haut on a une vue infinie sur l'océan. Tu sais Walter, là où il n'y a rien. Quand on se retourne, on aperçoit toute la côte. D'où j'étais, je pouvais voir notre résidence. J'ai même essayé de t'apercevoir mais le store de ta salle de séjour était baissé.

Je me suis agenouillé parce que j'étais un peu fatigué par l'ascension. J'espère que je ne te dérange pas Walter ? Par terre, il y a comme une première couche assez épaisse faite de minuscules particules grises, très fines, très douces, presque comme de la cendre. Mais en dessous, Walter, en dessous, quand tu grattes un peu avec le bout de ton ongle, il y a quelque chose d'incroyable. On dirait un peu la chair d'une prune. Tu as déjà épluché une prune Walter ? C'était très doux, très tendre, un peu élastique, presque translucide et en plus, quand j'approchais la main, je sentais comme le courant d'un aimant me traverser. Après, je me suis penché davantage et j'ai vu qu'à l'intérieur il y avait des milliers de petits fils très fins, rouges, carmins, bordeaux, comme des veines minuscules. Tout ça, ça se croise, s'entrecroise, ça s'unit, se rejoint, se sépare pour se retrouver plus loin. Ils sont tous reliés les uns aux autres ! Et pas simplement sur quelques centimètres carrés ! Toute l'île est comme ça ! C'est un gigantesque réseau, une gigantesque toile composée de milliards de petites mailles ! Walter, cette île, c'est une boule de vie ! De la vie à l'état pur ! C'est quand j'ai compris ça que j'ai été touché ! À tel point que j'ai senti du liquide qui coulait de mes yeux, le long de mes joues. Tu crois que c'étaient des larmes, Walter ? Tu as déjà pleuré toi, Walter ?

Il plaque une dernière fois son oreille contre la porte. Le petit appartement a replongé dans le silence total. Aucun signe de vie n'est perceptible. Pourtant, en écoutant plus intensément, il a le sentiment d'entendre le bruit saccadé d'une respiration. Là, tout près de lui.

L'île est si proche qu'elle emplit presque totalement son champ de vision. Quand il ferme son œil gauche, il ne voit plus qu'une grosse boule qui laisse uniquement passer, à sa périphérie, quelques images. Ça fait comme lorsqu'il était petit



garçon quand, à l'aide d'une bille collée à son œil, il visait, à la verticale, celle posée sur le sol.

Il ne sait plus du tout comment il est arrivé là, sur la chaise, derrière le bureau sur lequel est posé son ordinateur.

Il ne comprend pas où et comment il a trouvé la volonté de ramper de sa chambre jusqu'ici.

Se mettre à genoux.

Se hisser sur la chaise.

À bout de souffle, à bout de forces, il a réussi à mettre l'ordinateur sous tension puis à aller sur la page d'accueil du moteur de recherche. Il a tapé son nom, cliqué sur chacune des pages, l'une après l'autre, jusqu'à la 145^e, puis, épuisé, a abandonné, comprenant qu'il n'était plus nulle part.

Il a disparu.

Parce qu'il doit disparaître.

Il n'existe plus.

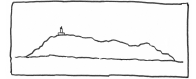
Parce qu'il ne peut plus exister.

Il se laisse glisser sur le sol et se traîne jusqu'à la porte-fenêtre du séjour. Le store n'est relevé que de quelques centimètres à peine mais, en s'approchant suffisamment de la fente, en tordant un peu sa tête sur un côté, il parvient à apercevoir le dehors.

La mer a pris un aspect de pierre. Elle est totalement inerte. Sur le bord, quelques petites vagues se sont figées à l'instant même où elles allaient rouler sur le sable.

Il porte son regard vers le ciel et constate que l'île s'est élevée si haut dans les airs qu'elle masque presque entièrement le soleil. Seuls quelques rayons parviennent encore à la contourner, projetant autour d'elle un halo brumeux, une pâle auréole.

C'est alors que des fragments commencent à se détacher d'elle. Ils tombent, virevoltent, particules légères, irisées, cristallines, incandescentes. Elles irradient le sol en une lumière blanche d'une terrifiante beauté. Leur nombre se multiplie au fil des secondes et très vite cela devient un déluge semblable à une formidable tempête de neige. Au tout début, il veut croire que ce sont des pixels qui reprennent leur liberté, mais il sait au fond de lui-même qu'il s'agit de tout autre chose. Le mot qui les désigne



est enfoui aux confins de sa mémoire et il lui faut un peu de temps avant de le ramener à la surface. Métastases. Elles fécondent tout ce qu'elles touchent de leur absolue pureté, leur prodigieuse énergie, leur infinie présence, et bientôt c'est l'espace tout entier qui s'embrase dans un ultime crépuscule.

Une ultime aurore, peut-être.

Alors, dans ce monde qui s'éclaire, dans ce monde qui enfin s'illumine, il comprend qu'il reconnaît :

```
public static void permrec2 (int[] t, int n, if (estNul(P)) return copier (P);
```

ENTER :

l'Amour.